GENEVIÈVE HAROCHE-BOUZINAC, *La Vie mouvementée
d'Henriette Campan*

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/47310>

DOI : 10.4000/studifrancesi.47310

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2021

Pagination : 615-616

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel ARROUS, « GENEVIÈVE HAROCHE-BOUZINAC, *La Vie mouvementée d'Henriette Campan* », *Studi Francesi* [En ligne], 195 (LXV | III) | 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 07 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/47310> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.47310>

Ce document a été généré automatiquement le 7 décembre 2022.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

GENEVIÈVE HAROCHE-BOUZINAC, *La Vie mouvementée d'Henriette Campan*

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

GENEVIÈVE HAROCHE-BOUZINAC, *La Vie mouvementée d'Henriette Campan*, Paris, Flammarion, 2017, 601 pp.

- 1 Cette remarquable biographie de l'inventrice d'un «Lycée» au féminin aurait comblé Stendhal qui avait fait beaucoup de réserves sur l'édition chez Baudouin aîné des *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette, reine de France et de Navarre*, due à F. Barrière. Stendhal jugeait que ce dernier avait fait du manuscrit une «rapsodie larmoyante» ou une «homélie niaise» qui ne méritait aucune confiance – avis partagé par Courier – car le prudent éditeur avait supprimé plusieurs pages; c'était une «spéculation de librairie», voire une «friponnerie». Appréciation d'autant plus fondée qu'il avait assisté chez Mme Cardon, qui avait été au service de Marie-Antoinette comme sa tante Mme Campan, à plusieurs lectures du manuscrit en 1800, 1803 ou 1809 (et non en 1799, p. 287). Il avait même écouté Mme Campan raconter comment Louis XVI s'était vengé de B. Franklin: «il fit peindre la figure du vénérable vieillard au fond d'un pot de chambre de porcelaine» offert à la princesse de Polignac. À partir de nombreuses sources manuscrites rarement ou jamais exploitées (archives nationales, archives départementales et familiales, études notariales, musée de la Légion d'honneur, bibliothèque nationale de France, bibliothèque Thiers, bibliothèque du Congrès, ex-musée des Lettres et manuscrits), Geneviève Haroche-Bouzinac, distinguée en 2011 pour sa biographie de Mme Vigée-Lebrun et plus récemment pour celle de Louise de Vilmorin, retrace la vie et la carrière d'Henriette Campan (1752-1822) en trois étapes: «De Versailles aux Tuileries» (jusqu'en 1794), «Saint-Germain-en-Laye» (1794-1807), «Avec l'Empereur» (d'octobre 1807 à 1815). On suit pas à pas la fille d'Edmond Genet, chef du bureau des interprètes aux Affaires étrangères, homme de confiance de Vergennes, mais aussi érudit qui se chargea de l'éducation de ses enfants

et fit de son aînée une véritable fille des Lumières. Lectrice des filles de Louis XV à seize ans, Henriette passe au service de la dauphine, devient seconde femme de chambre de la reine en 1774, avant d'être promue en 1786 première femme de chambre de Marie-Antoinette dont elle deviendra la confidente (elle participera aux préparatifs de la fuite de la famille royale en mars 1791).

- 2 Une nouvelle carrière commence après la Terreur, celle d'éducatrice – elle préférerait le terme d'«institutrice» – des filles du Consulat et de l'Empire. C'est grâce à Joséphine de Beauharnais, qui lui confia l'éducation de sa fille et de sa nièce (le surlendemain de son mariage, Bonaparte vient les voir et visite la pension), qu'elle deviendra en janvier 1809 surintendante de la Maison d'éducation de la Légion d'honneur installée au château d'Écouen en 1807. Les historiens de l'éducation qui ont étudié la fondation de la Maison impériale n'ont pas saisi à son origine le projet éducatif élaboré par Mme Campan quand elle ouvrit en juillet 1794, à un des pires moments de sa vie, l'«Institut national de Saint-Germain-en-Laye» qu'elle dirigera pendant onze années. G. Haroche-Bouzinac expose en détail l'organisation de l'institution, la mise au point d'un nouveau modèle pédagogique inspiré des pensionnats genevois et anglais, de la maison de Mme de Maintenon à Saint-Cyr, et peut-être des ouvrages de Mary Wollstonecraft. À Saint-Germain, d'abord dans un modeste bâtiment puis dans le «ci-devant hôtel de Rohan», elle formera une équipe avec Patrick Macdermot, ancien principal adjoint du collège des Irlandais à Paris, qui encadrera les garçons dans un établissement proche. Les inscriptions augmentant, elle signe en octobre 1801 un nouveau bail pour agrandir sa pension qui comptera 125 élèves l'année suivante, quinze institutrices et plusieurs maîtres en 1805. Parmi ses élèves, ses trois nièces, les «jeunes et jolies» demoiselles Auguié que Stendhal rencontra à l'époque où il fréquentait le salon Cardon (Antoinette se maria à un préfet puis au chef d'État-major de Duroc; Aglaé deviendra la maréchale Ney; Adélaïde épousera le général Broc), Hortense, Stéphanie et Émilie de Beauharnais, future Mme Lavalette, protégées du Premier Consul dont les sœurs Caroline et Pauline arrivèrent en 1798, Hortense Perrégaux, Élisabeth de Lally-Tollendal, Nancy et Adèle Macdonald, Zoé Talon, Fanny Kastner, plus tard fondatrice d'un pensionnat conseillée par Mme Campan, Aimée Leclerc, etc., mais aussi des Espagnoles (Nieves de Hervas, qui acceptera la main de Duroc), des Polonaises (Christine Kossowska n'oubliera pas sa «toujours chère et adorable maman») et des Américaines (Eliza Monroe, fille du futur président des États-Unis). Dès la première génération d'élèves, l'Institut devient un «vivier de fiancées» pour les officiers de Bonaparte. Ce modèle cosmopolite sera imité à Milan, Aversa, Munich, dans ce que Stendhal nommera les «collèges à la Campan».
- 3 En 1806, à la suite d'un premier entretien avec Napoléon sur la création des Maisons d'éducation, Mme Campan présenta un ambitieux «plan d'éducation» limité dans sa portée par les décrets impériaux. Passionné par ces questions, Stendhal dira en 1824 que Napoléon avait échoué dans sa réforme du système de l'éducation des femmes, et il ajoutait: «En fait, l'éducation des femmes aujourd'hui est quasiment aussi absurde qu'elle l'était il y a cinquante ans». Il s'agissait de mettre en place un système éducatif national par classes de niveau pour des fillettes et des adolescentes dont les familles appartenaient à des camps opposés, afin de leur offrir une véritable éducation pensée d'abord comme une préparation à gagner sa vie. Ce projet visionnaire fut à plusieurs reprises retardé ou compromis par le manque de ressources pérennes alors que les effectifs grossissaient, mais surtout parce qu'en haut lieu on voulait «non des femmes

très agréables mais des femmes vertueuses, que leurs agréments soient du cœur et non de l'esprit», à l'opposé du but visé par Mme Campan. Les instructions officielles limitaient l'enseignement à l'orthographe et aux «principes de la langue», au calcul, avec «un peu de géographie et d'histoire», et «un léger cours de physique ou d'histoire naturelle». Les langues étrangères étaient interdites, mais Mme Campan réussit à contourner le règlement; de même les représentations théâtrales (Bonaparte avait pourtant assisté à une belle représentation d'*Esther* en mars 1802), alors que Mme Campan, comme Mme de Genlis, préconisait un «théâtre d'éducation» – elle avait fait construire un théâtre pour ses élèves en 1796 – et l'apprentissage des arts d'agrément. Quant aux livres, leur nombre est limité. À coup sûr, Mme Campan avait été beaucoup plus libre à Saint-Germain! Rappelons une remarque de Stendhal que la question intéressait: à propos de l'*Essai sur l'éducation des femmes* de Mme de Rémusat, il écrit que Napoléon «n'est pas parvenu à introduire aucune réforme bien substantielle dans le système de l'éducation des femmes». Là où l'Empereur avait échoué, Mme Campan aurait donc réussi. Signe ou rançon du succès, en 1801 sa pension inspire un faiseur d'opéras-comiques, en 1803 elle est brocardée dans un vaudeville. La surintendante affronte nombre de déboires dus essentiellement à la création d'autres maisons d'éducation ou à la possible rivalité entre l'établissement de Saint-Denis, inauguré en juillet 1811, et la Maison d'Écouen. À cela s'ajoutent des difficultés financières (460 assiettes à remplir chaque jour), auxquelles Napoléon ne croit pas. En 1814, l'édifice patiemment construit est menacé par la réunion des deux maisons à Saint-Denis et la baisse drastique des effectifs. Après les Cent Jours, Henriette Campan n'a plus de rôle actif. Alors qu'elle est ruinée, elle obtient non sans peine des Bourbons une modeste pension et le titre de surintendante honoraire. Après la crise qui l'avait arrachée à Écouen, elle se retira à Mantes où elle rédigea pour ses proches son *Livre de famille* qui rejoignit dans sa bibliothèque ses *Mémoires* écrits pour la postérité, auxquels elle ajouta en juillet 1820 deux mémoires justificatifs destinés à la duchesse d'Angoulême, afin de contrer les anciens émigrés ultras qui avaient cherché dès 1799 à ternir sa loyauté à l'égard de la reine qu'elle avait pourtant servie jusqu'au 13 août 1792 (arrestation de la famille royale), et qui lui reprochaient de s'être ralliée avec trop d'empressement à la famille Bonaparte.

- 4 Les articles et les monographies ne manquent pas sur les conditions de publication des *Mémoires* et sur le rôle pédagogique tôt reconnu de Mme Campan, mais grâce à G. Haroche-Bouzinac on dispose désormais d'une biographie bien informée, rigoureuse – en témoignent les annotations – et d'une lecture passionnante. On aurait aimé que fussent discutées les appréciations, d'ailleurs non mentionnées, de Sainte-Beuve («bel esprit prétentieux»), de Mme de Bassanville qui la jugeait fort instruite mais «froide, orgueilleuse, hautaine», de Balzac évoquant son utilitarisme dans *Eugénie Grandet*, ou de Marie Pierre qui dit dans *Chrétiennes et françaises* (1892) qu'elle était «guidée par l'intérêt et l'ambition», sans parler de contemporains moins connus déclarant qu'elle négligeait la culture de l'esprit au profit des arts d'agrément et de l'art de se bien tenir et de savoir se présenter dans le monde. À les en croire, l'instruction délivrée n'était guère solide. Bien qu'aucune de ses aristocratiques héroïnes n'ait fréquenté l'Institut national de Saint-Germain ni la Maison impériale d'Écouen, et bien qu'il n'ait sans doute pas lu le traité *De l'Éducation, suivi des Conseils aux jeunes filles, d'un Théâtre pour les jeunes personnes, et de quelques essais de morale* (édité par Barrière en 1824) dont il connaissait l'existence, Stendhal avait raison de voir en Mme Campan comme en Mme

de Rémusat qui pourtant n'avait aucune réelle expérience pédagogique, «deux dames aux talents peu communs», des «femmes accomplies».